

« Engagés dans le dialogue, partager la joie »

Table ronde du 1er août 2021

Mgr Jean-Marc Aveline, évêque de Marseille

Voir la vidéo : <https://www.facebook.com/LaXaviere/videos/2104236473050475/>

Ce texte est une retranscription à partir de la captation vidéo en direct. Quelques tournures propres à l'oral n'ont pas été gardées.

Si vous permettez, je vais commencer par une petite histoire marseillaise.

Ça se passe dans la chambre de Maître Panisse. Maître Panisse est fatigué, ça veut dire, comme on dit à Marseille, qu'il est vraiment très très fatigué... ça veut dire qu'il va bientôt mourir ! Il est sur le lit et le matin, César, ami de Panisse, est allé trouver le curé Elzéar. Ce n'est pas qu'il a trop l'habitude, mais enfin il dit à Elzéar : « Quand même, Panisse va mourir, ça serait bien que tu passes ; seulement il ne faudrait pas passer avec trop de choses que s'il te voit et que ça lui fait l'émotion il risque de mourir de suite. » Alors Elzéar dit : « Mais comment tu veux que je fasse ? » Alors il vient avec l'enfant de chœur et quand il entre dans la chambre, évidemment Panisse comprend. Alors Elzéar dit : « Voilà tu sais, pour te préparer, il te faut faire la confession, mais comme tu ne sais pas trop, Escartefigue va lire les commandements et toi, tu diras ce que tu veux. » Alors dans la chambre il n'y a plus que Panisse sur le lit, Elzéar le curé, César et Escartefigue. Alors Escartefigue commence : « 1^{er} commandement » et Panisse dit des choses. Puis deuxième. Évidemment chez César et Escartefigue monte l'envie curieuse d'arriver au commandement fatidique. Et petit à petit, évidemment, on y arrive. Et à ce moment-là Elzéar dit : « Alors maintenant, vous me laissez seul avec Panisse. » C'est la déception, mais enfin ils s'exécutent. Ils descendent, vont dans la cuisine où il y a Honorine, avec l'enfant de chœur. Elle fait le café pour l'enfant de chœur et là, Honorine dit : « Eh ben moi je suis contente, parce que comme ça Panisse va faire une belle mort. » César dit : « oui, mais moi il y a quelque chose qui me tracasse. » « Et c'est quoi ? » « Et ben César là, il est préparé comme il faut pour le bon Dieu d'Elzéar. Et si c'était pas le bon ? » « Oh, couquin de Diou ! » dit Escartefigue. « Alors ouais », dit César, « moi je vois bien au Bar

de la Marine, je vois passer plein de gens, des gens qui ont des dieux qui ne sont pas le même que le nôtre. Et il y en a qui font des péchés que chez nous c'est bien, et chez eux c'est pas bien et vice versa. Et puis après il y a des dieux, j'ai vu il y en a qui ont un dieu, on le voit un peu chez l'antiquaire, un a le gros ventre, et l'autre a autant de bras qu'une esquinade. Et tu te vois (il se penche vers Escartefigue) tu te vois toi, déjà fatigué par ta mort, tu arrives au coin d'un nuage, tu tombes sur le dieu mais seulement tu ne le connais pas, tu lui dis des prières, il ne comprend rien ? Tu lui demandes quelque chose, il te dit « quoi ? » et il te le dit en chinois... ? » Alors Escartefigue se sert un peu plus de pastis. Et Honorine dit : « Mais vous n'avez pas honte César, de dire ces choses devant l'enfant de chœur ? Enfin, si vous alliez un peu plus à l'église au lieu de boire des pastis au bar, vous sauriez qu'il y a qu'un seul Dieu et que c'est le nôtre ! »

Alors César dit : « Et oui je le sais, il n'y a qu'un seul Dieu et c'est le nôtre. Mais alors ça veut dire que sur terre il y a des tas de gens qui se font couillonner et moi, ça me tracasse ! »

Quand il s'agit de dire le dialogue à cause de Dieu, je repense à la façon dont moi-même j'ai dû entrer dans cette recherche.

Ce n'était pas du tout à cause d'un goût personnel ou de compétences que j'aurai acquises. C'est l'évêque de l'époque, le Cardinal Coffy, qui me l'avait demandé à cause de la situation à Marseille. Petit à petit, nous avons travaillé, avec toute l'équipe, pour voir un peu tout ce qui nous tracassait, finalement. Et je voudrais, comme amorce de notre partage, vous faire part de trois découvertes qui ont jalonné pour moi ces années de travail dans ce chantier des relations inter-religieuses. Pensez qu'à Marseille on est bien placés pour ça.

La première découverte, c'est que, quand on y réfléchit bien, le geste premier est le geste de Dieu. On a travaillé avec les religions, et on a eu tendance à penser, et moi avec, que le dialogue avec les différentes religions était important parce que nous mettions en commun nos recherches de Dieu, la façon dont nous croyions en lui ; nous échangeons sur nos recherches humaines de Dieu. Pourtant, quand on y réfléchit bien, c'est une inversion totale de perspective qu'il faut faire. **Le plus important** n'est pas la multiplicité des chemins par lesquels les hommes cherchent Dieu, **c'est l'immense variété des chemins par lesquels Dieu cherche l'homme et s'approche de chacun.**

J'avais lu ce livre d'Abraham Heschel « Dieu en quête de l'homme » et cela a été une première découverte : si tu veux réfléchir aux relations interreligieuses, réfléchis à la révélation de Dieu. **C'est Dieu qui est en quête de l'homme.** Au lieu de regarder, voire de comparer les différentes traditions religieuses de l'humanité, réfléchis à ce que cela veut dire que confessant que tout homme, toute femme est créé(e) à l'image et à la ressemblance de Dieu, tu confesses aussi que Dieu, d'une façon qu'il connaît, s'y prend

de façon adaptée à chacune et à chacun. Et quand on le réfléchit, on s'aperçoit que c'est déjà vrai pour nous et donc ensuite on l'élargit aux traditions religieuses.

Des hommes et des femmes qui ne connaissent pas Dieu - ce qui tracassait César - ne sont jamais laissés sans témoin aucun, et ils vont chercher dans des rites, dans des gestes, dans des textes sacrés de quoi assouvir la soif de Dieu qui est en eux. En confessant, nous, qu'ils sont, comme nous, créatures de Dieu, créés à l'image et à la ressemblance de Dieu, alors nous avons un infini respect pour ces livres sacrés, ces gestes, ces rites dans lesquels des hommes et des femmes de cultures et de religions différentes vont chercher de quoi assouvir la soif de Dieu qu'ils ont en eux. Ce renversement de perspective, pour moi, a été une première découverte.

Une deuxième découverte a été qu'une fois que l'on a compris cela, comment définir alors la mission de l'Église ? Ce n'est pas de convertir tout le monde, ou alors comme disait Jules Monchanin, ce serait peut-être apparemment un succès, mais si en même temps nous perdions toutes ces richesses culturelles de la recherche de Dieu qui s'est développée dans des cultures et des religions différentes, alors nous aurions apparemment un peu gagné mais sur le fond beaucoup perdu.

Non, **la mission de l'Église, c'est d'apprendre à coopérer avec l'Esprit Saint.** Au fond sa mission à elle - ça fait partie des choses importantes que l'on découvre dès que l'on réfléchit sur les relations interreligieuses - c'est que l'Église s'est toujours trompée lorsqu'elle a pensé que le centre de gravité c'était elle-même, et même elle s'est trompée lorsqu'elle a pensé que le centre de gravité c'était sa relation avec Dieu. Non. **Le centre de gravité de la mission de l'Église, c'est la relation de Dieu avec le monde :** « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son propre fils » (*Jn 3,16*).

C'est pourquoi d'ailleurs l'Église se considère elle-même comme étant au service de cette relation ou plutôt, elle essaie de se considérer ainsi.

Car **c'est un gros travail de conversion qu'un tel décentrement.** L'Église est au service d'une relation entre Dieu et le monde. Voilà le centre de gravité. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle elle-même, puisqu'elle est au service de cette relation, se définit plutôt comme un **ministère** que comme une religion. Elle n'a pas le monopole de la relation avec Dieu. Elle est au service et c'est parce qu'elle se définit comme un ministère qu'elle s'organise en ministères, au pluriel. Et c'est parce qu'elle se définit comme un ministère et pas tellement comme une religion qu'elle n'est pas toujours très à l'aise lorsqu'on lui fait prendre la parole au milieu d'autres religieux, comme si les religions étaient le passage obligé pour la relation avec Dieu. Or on sait bien qu'une religion qui se prend elle-même pour son propre centre de gravité, **une religion qui confond l'absolu de Dieu avec l'absolu de l'institution religieuse** - et ça peut toujours arriver, même en christianisme - une telle religion **devient plutôt un écran entre les hommes et Dieu** qu'un service de la relation de Dieu avec les hommes.

Et donc, pour accomplir ce ministère, il suffit à l'Église, si j'ose dire, de **coopérer avec l'Esprit Saint.** Ça veut dire d'apprendre d'abord à voir comment il fait. Il n'y a rien de pire que quelqu'un qui arrive pour mener son évangélisation et qui ne commence pas

par regarder. L'Esprit est déjà là. J'ai lu dans votre dernier numéro de *Dialogue* cette phrase qui m'inspire aussi pour ce deuxième point, c'est qu'on n'a pas tellement à apporter Dieu au monde qu'à l'y découvrir, car il y est déjà. Et donc, c'est tout un art, c'est l'art de la pastorale, que d'apprendre à coopérer avec l'Esprit Saint. Que suscite-t-il ?

L'Esprit Saint, le critère pour le trouver, ce n'est pas l'abondance de vocabulaire religieux. On le trouve dans l'art, on le trouve dans toutes sortes de choses de la culture...

Apprendre à coopérer avec l'Esprit Saint... Pour moi, c'est une des très belles intuitions de La Xavière. Mais c'est un service pour l'Église. Et comment coopérerions-nous avec l'Esprit saint si on ne commençait par **relire nos propres vies pour voir comment il s'y est pris avec nous et comment il continue à s'y prendre** ? C'est la deuxième découverte.

J'ajoute à cela que quand on accompagne de quelque manière que ce soit, dans l'apostolat que l'on a - et vous êtes bien placées pour savoir que l'apostolat n'est pas réductible à des opérations dites ecclésiales, que tout métier, que toute présence, que tout travail, que toute vie est au contact du travail de l'Esprit Saint -, même si on ne vient pas avec une étiquette de nomination pastorale précise, ce qui compte, c'est de **repérer le travail de l'Esprit dans les traces du mystère pascal de toute existence humaine**.

Au fond là est le plus important. Parfois on dit, et vous le savez comme moi, « oui le christianisme vous savez... » et puis quand on discute, surtout avec d'autres, musulmans ou autres, « mais au fond nous avons des valeurs communes, nous avons les mêmes valeurs pour ceci, pour cela ou pour d'autres »... Mais les valeurs ce n'est rien ! Les valeurs, c'est statique !

Nous, ce qui nous préoccupe, ce sont les traces du mystère pascal, les traces qui passent par l'épreuve, les morts, les résurrections, les traces de vie, les traces du mystère pascal. Souvenez-vous, *Gaudium et Spes 22,5* : « L'Esprit Saint offre à tous, d'une façon que Dieu connaît, la possibilité d'être associé au mystère pascal. »

C'était la deuxième découverte pour moi.

Et la troisième découverte, c'est que bien sûr il y a une confession de foi que Dieu se révèle et que c'est ça qui est premier. Bien sûr il y a une expérience pastorale qui est de travailler avec l'Esprit Saint, d'apprendre à le faire, de chercher les traces du mystère pascal... La troisième découverte, **c'est que nous avons une responsabilité**.

Quand je dis « nous » ici, je dis « nous Église ». Et vous allez voir que nous n'avons pas le monopole de cette responsabilité.

Quelle est cette responsabilité ? Comme dit Saint Jean (Jn 11,52) : travailler à « rassembler dans l'unité les enfants de Dieu dispersés ». **Il y a dans l'Église une vocation à la catholicité**. Mais comprenons-nous bien. Catholique ici ne veut pas dire « eh bien, on n'est pas protestants » ou « on n'est pas orthodoxes ». Non. Cela est un qualificatif.

Mais catholique, c'est une vocation : « selon le tout ».

La catholicité est le concept ecclésiologique qui correspond au concept christologique de « récapitulation ». Dieu finira par tout récapituler en son Fils, et l'Église coopère à ce travail de récapitulation. C'est là sa vocation à la catholicité.

Permettez-moi aussi de suggérer - mais vous voyez bien que ce sont des pistes de recherche - que d'une certaine manière l'Église n'a pas le monopole de cette vocation à la catholicité.

Je voudrais vous lire un petit passage d'une conférence donnée en 1933 à Stuttgart par Martin Buber, juif, allemand. Il disait ceci : « Qu'il y ait des mystères les uns à côté des autres, c'est le mystère de Dieu. Que le monde existe comme une maison dans laquelle ces mystères demeurent, c'est l'affaire de Dieu. Car le monde est une maison de Dieu. Et il ne s'agit pas de nous évader de notre foi, ni de ruser avec nos différences pour aboutir à une hypothétique communion. Il s'agit plutôt de reconnaître notre différence profonde et de nous communiquer, dans une confiance absolue, ce que nous savons sur l'unité de cette maison dans laquelle nous espérons qu'un jour nous serons réunis sans murs de séparation. » 1933 ! « C'est ainsi que nous servons séparément mais ensemble tout de même jusqu'au moment où nous serons tous, comme il est dit dans une prière juive de la fête de Rosh Hashana « une unique alliance pour accomplir sa volonté. »

On trouverait des textes analogues ailleurs. Mais pour moi, ils ont été aussi l'indice d'une découverte : c'est que **le dialogue vient de Dieu, conduit à Dieu**, dans la mesure où travaillant avec l'Esprit et reconnaissant que nous n'avons pas le monopole de cette récapitulation de tout en Christ, **nous essayons de vivre la vocation de l'Église à la catholicité** en vivant tout simplement **les relations qui nous sont données de vivre, en coopérant avec l'Esprit Saint.**

Voilà, au fond, ce qui, par découvertes successives, a, un peu atténué en moi ce qui tracassait César.

Mgr Jean-Marc Aveline, 1^{er} Août 2021